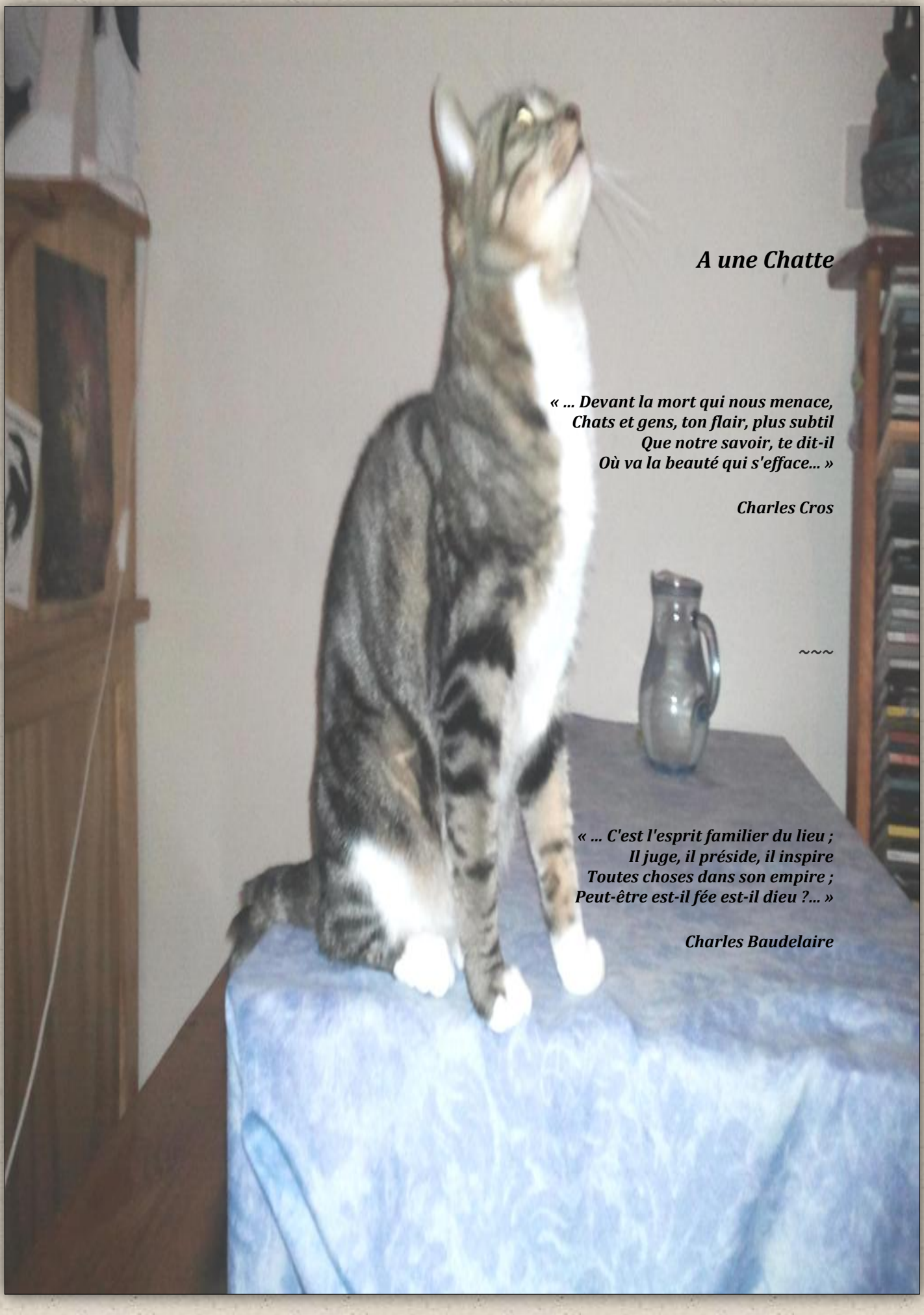
# OUTRE-CHAT

**Enfant de Novembre**

LATÉDITION



## *A une Chatte*

***« … Devant la mort qui nous menace,***
***Chats et gens, ton flair, plus subtil***
***Que notre savoir, te dit-il***
***Où va la beauté qui s'efface… »***

***Charles Cros***

~~~

***« … C'est l'esprit familier du lieu ;***
***Il juge, il préside, il inspire***
***Toutes choses dans son empire ;***
***Peut-être est-il fée est-il dieu ?… »***

***Charles Baudelaire***
~~~

Mon hôte me dit que je suis atteinte de mimétisme:
je l'imite, milite, médite, jamais ne l'irrite;
il sait que je l'observe, l'amadoue pour mieux feindre,
puis reviens en ronronnant pour lui masser le plexus solaire;
c'est ce qu'il préfère...

*« Sois féline,*
*pas fouine ! »*,

me suggère-t-il...

Malgré six années de vie quasi-commune, douterait-il encore de mes intentions, comme il m'arrive de douter des siennes ?

Aujourd'hui, c'est lui qui m'imite ! C'est mon sang dans ses veines.

La tâche ne fut, certes, point aisée...

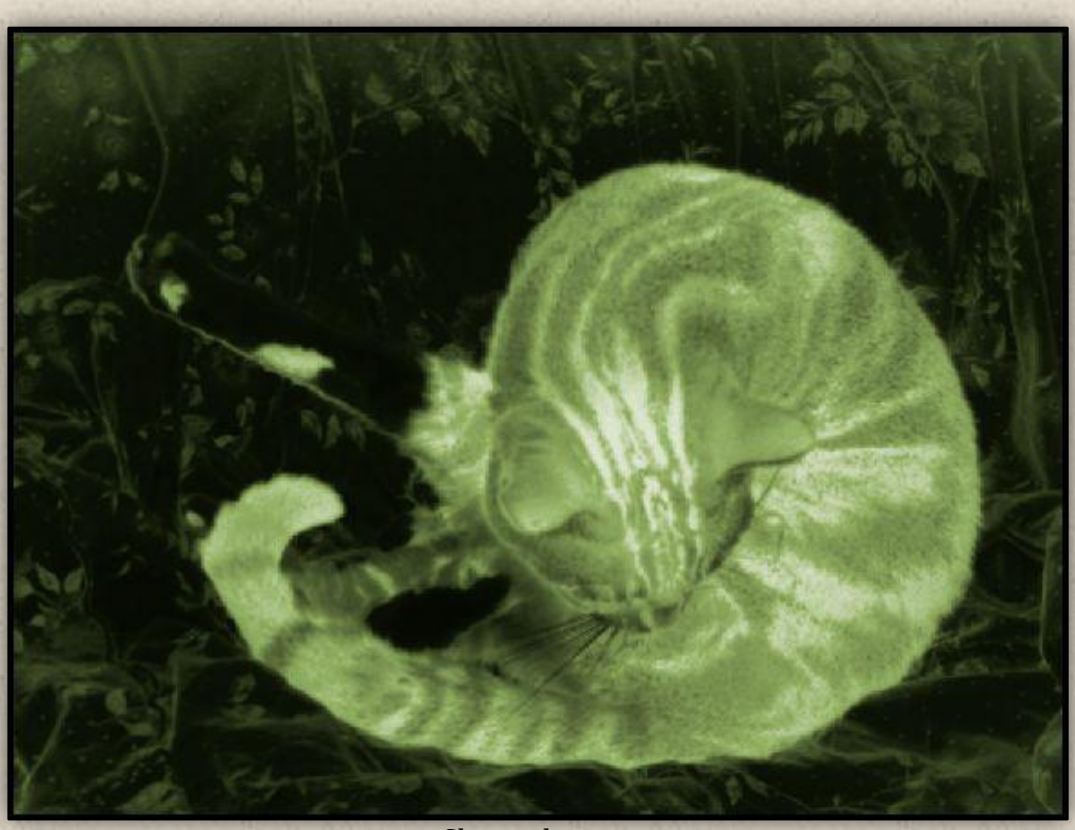
*Chatte au narguilé*

*Au commencement, il y a la peur.*

Prostrée sous la cage poussiéreuse de l'escalier,
persuadée qu'un maton voulait casser du matou,
je finis par jouer mon va-tout :
je me laissai au bout d'une heure amadouer par les croquettes
disposées en forme de chemin,
chemin de queue d'souris dessiné pour qu'on le suive.

Et depuis, je ne regrette pas de l'avoir - fébrilement- suivi.

Pourtant, la vie entre nous sera loin d'être rose...



*Chat-colimaçon*

Il y eut le temps des premières approches,
les approches distantes,

le temps de l'exploration,
le temps de répandre suffisamment de phéromones aux recoins les plus variés,
comme on balise un chemin de vie, comme on épouse le monde en soi.

Manquant d'assurance, je reste durant de longs premiers mois collée aux basques de mon hôte, inexplicablement figée du derrière, me faisant ériger une queue pour le moins impressionnante. Je le suis partout, je deviens son ombre.

Où qu'il soit, je squatte !

Les enfants qui m'adoptèrent jadis, avant de se voir contraints de me refourguer au premier voisin venu sous la menace de parents irascibles, eurent l'idée saugrenue de me nommer Dora...

- quel humour de caractère que d'attribuer à une chatte un nom de rat !

D'instinct, l'idée ne me disait rien qui vaille; cela, mon hôte, le *« premier voisin venu »* en question, l'a bien compris: il me gâte de surnoms et noms doux en tous genres, certains frisant d'ailleurs la limite de la folie, et en des tons parfois profondément inspirés, parfois surjoués de compassion béate pour la délicatesse absolue que je semble incarner à ses yeux -hormis les premiers mois durant lesquels il me repoussait,

me jugeant *pathologiquement érotomane*...

Qu'il me flatte et se plaise à me voir redresser les oreilles
et à brouiller mes yeux à l'ouïe des offrandes qu'il me murmure,
peut légitimement se concevoir du point de vue du plaisir mutuel
que cela procure.

Mais qu'il se livre à des simagrées empreintes de tendresse complaisante me laisse purement de marbre, quand je ne suis point d'humeur à m'en moquer.

Alors, je baille ou j'éternue,

tel un chat de neige,

le con*fonds*
pour faire diversion
et en finir avec
la

moue

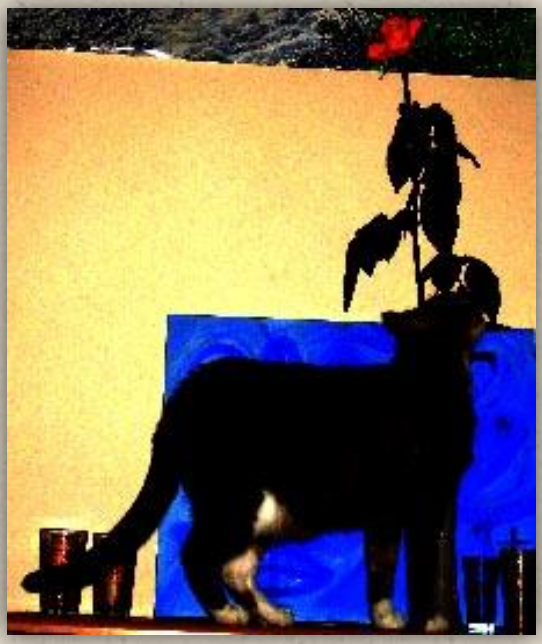
de

l'

e
s
p
r
i
t.

Il ne suffit pas d'apprivoiser et me faire apprivoiser du simple d'esprit
qui a bien voulu me recueillir.

Le tout est encore de jauger l'état en cours de son habitat et ce qui le compose, repérer d'emblée ce qui peut m'être approprié ou non, ce qui peut satisfaire mes besoins de réminiscence liés au cocon maternel auquel on m'arracha péniblement un soir d'hiver, bref ce qui peut combler mes sens.



*Chat, rose et phéromones*

Au fil des années, j'ai su faire comprendre à mon hôte le souci impérieux pour moi de disposer librement de son espace vital et, in extenso, de sa vie-même.
Il aménage au cours du temps son appartement de façon toujours un peu plus favorable à mes besoins de cavalcades solitaires, insatisfaits dans cet endroit pas très vaste d'où, par deux fois, j'essayai de m'échapper...

- ou, pour être de bonne foi, je fus contrainte de le faire.

La première fois, je profitai de sa naïveté à me laisser accessibles les fenêtres d'où à la moindre occasion il me suffisait de sauter. Un étage à portée de pattes !

Des amis étaient de passage, et parmi eux une enfant incontestablement hyperactive, le genre de gamine mauvaise comme la peste, à établir impunément sous ton minois un traquenard de serpent venant balayer tous tes repères phéromonaux,

*- phénoménal !-*

le genre à te pincer le ventre sans avoir pris la peine de se renseigner sur la vulnérabilité de cette zone en question,

quand ce n'est pas le croupion !

Ni une ni deux, dépassée par le vacarme établi,
d'un bond je fuyais,
déchirant de mon allure folle des bouts familiers du paysage.

Quelques jours plus tard, je revins en bas de l'immeuble, attirée par la voix de l'hôte que la fenêtre entrouverte laissait s'échapper.
L'attirant à mon tour sur son balcon par mes miaulements prolongés, je lui signifiais mon attente.

Il était Juliette, et moi Roméo.

Il semblait stupéfait.
Visiblement, il n'était pas seul: une femme à la chevelure d'or, type Renaissance, se tenait à sa droite. Tous deux vinrent me chercher, et durent user de ruses les plus variées pour me persuader de céder.

La soirée s'acheva sur la vue d'un lot d'épanchements mutuels entre le maître et son amie, affalés sur MON canapé, et je ne sus qu'en penser, n'osant imaginer que ce pût être une basse vengeance de sa part.

La seconde et ultime fois, je fus transportée dehors à mon insu.

Pris d'un fort sentiment de culpabilité, celui de m'enfermer et de ne pouvoir m'offrir dans l'immédiat la liberté absolue d'un bout de jardin d'où je pourrais m'échapper pour revenir à ma guise, aller et venir sans qu'il ait à se soucier d'où je suis, mon hôte entreprit d'expérimenter une sortie officieuse, me menant dans les jardins du quartier, ceux que je connais si bien pour y avoir erré toutes les premières années de mon existence.

Le pauvre, il s'en mordit les doigts car je me rendis invisible à ses yeux durant plus d'une semaine. Il fallait le laisser mariner...

*- Chacun cherche son chat -*

Inquiète toutefois du climat dégradé, je profitai un soir de son retour au bercail, reconnaissant sa voix alors qu'il parlait dans un portable, pour surgir du dessous d'une voiture et courir vers lui en chantant - à moins que ce ne fût en pleurant.

Ce fut je crois l'instant qui scella à jamais notre fidélité mutuelle mais dont on tint chacun à ce qu'elle restât relative -je crois savoir qu'il procède de même pour ce qui est des personnes qu'il peut ou a pu aimer, et c'est très bien; nous ne sommes pas dans un rapport canin, et je donne acte au maître d'avoir su reconnaître en moi l'humble sphinx que .....*j'incarne*.

Il sait susciter ma sympathie en m'attribuant le statut de sphinx ou de déesse, ou bien en m'offrant le rôle de l'inspiratrice de Léonard de Vinci réalisant ses plus beaux dessins de mon espèce, esquissés avec une telle justesse et une telle précision, un tel raffinement mêlé d'une fine connaissance de son sujet d'étude qu'il en laisse coi tout félin surpris dans la quotidienneté naturelle de sa *Survie*.

Mais mon maître s'inspire aussi de quelque référence que je saisis mal.
Sa fascination pour des êtres raffinés mais dont la considération pour les miens se montre pour le moins douteuse,

telle Hildegarde de Bingen,

religieuse bénédictine mystique du IXème siècle qui osa écrire dans son

*Livre des subtilités des créatures divines:*

*« Au plus fort des mois d'été, [...] le chat demeure sec et froid.*
*Le chat ne reste pas volontiers avec l'homme, excepté celui qui le nourrit. »*[1],

me fait loucher.

... Que n'eût-il pas lu Gogol !

[1] Josy Marty-Dufaut, *Les Animaux du Moyen Âge réels et mythiques*, Éditions Autres Temps,coll. «Temps mémoire», 3 mars 2005 (ISBN 2845211651 et 978-2845211650), « Chat »,p.99-105.

Ce qu'il peut avoir à me donner pour me remplir la panse n'a rien de négligeable, mais sur la balance des équilibres, ce qu'il me donne et qui me remplit le cœur m'importe plus, même en été.

Il est vrai que même si je raffole des croquettes d'une marque bien particulière, les fameuses SISFRIKE, la diversité des goûts ne se cantonne jamais qu'à la dégustation régulière du thon en boîte et à la saveur hautement aphrodisiaque des olives avec noyau qu'il ne m'offre qu'en de trop rares occasions à mon goût.

Le reste me rebute.

Je pourrais très bien trouver mieux ailleurs. Mme de Bingen n'est pas dans le vrai, et pourtant j'apprécie -de loin- les odeurs de ses tisanes que consomme régulièrement mon maître.

Peut-être Mme de Bingen a-t-elle voulu oser une provocation à notre égard,
nous les félins,
les malins,
les mutins,
les mutants,
car on ne peut fichtrement pas sortir une telle contre-vérité lorsque l'on est par ailleurs capable d'une telle subtilité dans l'usage et la préparation des plantes. Il paraît même que depuis sa petite enfance, elle était favorisée par des visions apocalyptiques. Elle a elle-même quelque chose de félin,
percevant clairvoyante
en chaque plante, en chaque métal,
chaque rocher, chaque animal
la matière sensible se déclinant en sources sensuelles.

En retour, je sais être reconnaissante et gratifie l'existence de mon hôte de quelque offrande difficile à refuser.

La première fois qu'il se vit remettre de ma part un présent, mon choix se porta naturellement sur une chauve-souris qui lui valut une nuit blanche.

*La nuit de la chauve-souris*

La
pauvre
mourut
de
lumière
.

L'aménagement du territoire
prit peu à peu la forme d'un labyrinthe aux possibilités d'acheminement multiples, et aux recoins du sol habituels venait s'ajouter une verticalité nouvelle via l'usage de hauts meubles disposés de manière à ce que je puisse m'y sentir comme dans une forêt.

Les p'tits recoins d'chez lui
ne manquent pas de trouvailles à débusquer.

Je déambule nuit et jour entre la salle de bain où le filet d'eau qui coule parfois de la douche n'en finit pas de m'intriguer et la *garçonnière* où je peux à loisir occuper les meilleures planques pour fliquer grave l'intimité de mon maître à son insu. Il n'imagine pas la quantité de choses intimes que je sais sur lui; il rougirait s'il devait me voir douée d'un langage similaire au sien, avec une langue bien pendue...

Je sais tout, je vois tout; Big Brother, c'est moi !

Le sol sur lequel je m'avance est devenu avec le temps rien de moins que l'univers,

peuplé de constellations aléatoires de boules d'aluminium
jetées par le maître et quelques fois propulsées par moi-même.

Je vais d'une étoile l'autre,

guidée par des motivations qui lui échappent...

Au moindre résidu sonore semblant me servir de prétexte,
je me sauve d'un bond qui le fait frémir d'étonnement,
il me voit sur le point de m'envoler avec les

*moineaux de l'aube...*

*[Je suis un chatmonaute]*

Je
suis
un
point
dans
l'univers

.

Je parcours toutes sortes de culs d'sac,
et c'est un luxe.

Je suis ici au cœur même du monde,
et à la fois dans le

*trou du cul du monde...*

Je demeure de longues heures immobile, babiole parmi les bibelots,
m'efforçant de cerner ce qui anime le monde inanimé.

Le plus inanimé qui soit,
c'est lui-même quand il est d'humeur geek.

Il est de nature cyclothymique; il peut rester indéfiniment engouffré dans sa solitude qui me sied, puis tout à coup disparaître durant plusieurs jours, me chargeant de monter la garde en échange d'une visite tous les deux jours d'un étranger jamais aperçu auparavant. Je prends très mal, il faut le dire, ses sautes d'absence !

Un été durant lequel il partait à Paris, il eut la bonne idée de me changer d'environnement. Il préférait me savoir dans un endroit qui m'était étranger mais entourée de personnes bien intentionnées et d'animaux douteux, plutôt que seule à la maison, gratifiée de rares visites d'hygiène. C'était son choix, mais force était de constater qu'il avait encore à en apprendre quant à mes préférences. Il me donna à garder à sa mère, laquelle possédait un chien vieillissant qui me hérissa le poil. Je sentis à la première seconde que tout allait très mal se passer. Le vieux clebs voulait jouer, mais fidèle à son approche graveleuse du genre auquel ne goûte guère le digne félin de mon espèce, il ne réussit à obtenir de ma part qu'une sévère mise en garde.

La griffe acérée et le crachat tempétueux suffiraient à faire reculer l'importun.

Malgré tout, le pauvre ne désarme pas;
tout comme le froid,
tout comme le ciel qui n'en finit plus de nous hypnotiser par un balancé permanent de pluies taquines et de courtes éclaircies, une oscillation outrée d'un climat sans plus aucun repères.

Il supporte ses journées et ses nuits au gré des gémissements que provoquent les anomalies anatomiques qui germent de façon exponentielle, d'éternuements répétés dont la panique semble avoir remplacé la fureur, et de longs moments de sommeil encore profonds... Il semble souffrir de perdre sa vigueur, mais il en reste assez pour venir me renifler ! Dans le fond, il me touche.

Quelques jours suffisent à le convaincre de me contourner, et au retour du maître un mois plus tard, moi-même n'éprouve plus le besoin de me défendre. Parfois, il aboie; sa voix s'éraille, l'aboiement n'est plus qu'un cri d'alerte qui annonce l'incontinence à venir. Les nuits en sa compagnie sont ponctuées d'éveils angoissés, de borborygmes d'une gueule asséchée qui cherche une dernière réserve de salive à se mettre sous les babines. Au bout de ces longs moments de veille survient enfin le sommeil. Le chien dort mais sursaute, il respire fort, son ventre aminci gargouille; il lève la tête à intervalles réguliers pour vérifier que sa maîtresse ou notre maître commun est bien encore là. Depuis que je suis ici, je ne dors plus que d'un œil. Je semble cynique à côté du vieux chien qui, lui, n'en a plus qu'un pour voir -l'autre étant condamné à demeurer sous un voile blanc persistant.

Le maître me dit que mes yeux sont des **émeraudes**,
deux pierres précieuses dans lesquels se reflète la part mystérieuse du monde. Parfois, il plonge dedans en les prenant pour deux lagons très profonds.
Je dois dire que ça m'indispose...

Alors,
provoquant l'ombre,
je laisse filer l'obscurité dans mes prunelles et grossir mes pupilles,
comme un bouclier...

C'est dans une bonne distance
que peuvent se mouvoir les ondées de belles circonstances.
Que les secrets se dénouent !,
sans toutefois les vider de leur substance...

Aussi, les moments que je préfère sont ceux, paisibles, où mon maître est plongé tout entier à remuer une tige en bois sur un support boisé chargé d'y absorber des files de points noirs que je me plais parfois à essayer d'attraper.

Il appelle ça des *M O T S* ...

Il y passe parfois des heures, la nuit, sous la lumière tamisée d'un pharaon.

J'aime le repos tranquille que me procure sa concentration, ses murmures.
Je saisis les échos de ses délires, le nectar de ses humus, et en échange je le laisse puiser dans mes rêves quelques visions de mon cru. La nuit, tous les choix sont permis.

De jour comme de nuit, je le laisse s'inspirer des vapeurs de mes songes,
songes noircis d'écorces,
songes gravés dans l'épiderme du crépuscule...

*[Inter-songes et intra-veines]*
*[Synopsis du chat]*
*[Anamorphoses, mimétismes et soliloque]*
*[Soliloque bis]*

*l'organisme du monde*

*m'émerveille*

Souvent, il lui arrive de se prendre la langue dans des
lapsus.
S'il ne lui arrive jamais de m'appeler par le surnom que me donnèrent les enfants - hormis quand il est éventuellement en colère-, il m'appelle parfois par un nom qui vibre plus que les autres quand il le prononce...

Un nom qui s'échappe de son gosier malgré lui, alors il en rigole et regarde la photo d'une autre chatte que moi.

Luna-Lune, c'est ainsi qu'elle s'appelle.

*Luna-Roses*

Mes silences outrés l'interloquent. Un jour alors, il m'explique l'histoire de Luna-Lune, fine crevette aussi plate que son maître d'origine et laissée à Saint-Malo aux côtés de sa féline de sœur jumelle, Kana.

*Kanalune*

Je pense qu'il a eu raison: elle est mieux là-bas.....

## *[Interlude]*

*Il y a les lapsus qu'il égare, et il y a les stupeurs qu'il maugrée,*
*- et l'eau m'inonde, et le jet crie, le je se crée -*
*les bribes qui se ficellent et se fissurent,*
*le pigment de ses fragments qui se segmentent,*
*je suis pas sûre, je me rassure à ses rinçures,*
*sans arguments, d'un agrément la nuit s'augmente...*
Je m'attribue la Lune.
*J'ai la lune en Pluton, ombre-plancton, plutôt proton,*
*Au Panthéon, planquons Platon, ce paon-de-plomb !*
*Dans le p'loton, sous le béton pardi, pardon*
*Que les piétons s'émeuvent à fond,*
*Je ne réponds du mégalo qu'à mes galons...*

Sorry, je t' offr' ce p'tit peura,
comme un petit rat d'apéro,
en guise de show à l'opéra,
la nuit à ouïr des boléros...
Tu m'appel'ras Princesse ou bien Dora,
j'épouserai Ouroboros,
pour l'occ' j'te sors ma fac' rasta,
et à Bora Bora, on rong'ra l'OS...

Je viens d'la rue, je viens du froid,
Jetée entre deux gants mappa,
j'en ai avalé des effrois,
j'ai survécu, j'la ramène pas !
Tu m'répondras qu'j'me drap' dans mon aura,
tu prétendras qu'j'attise la colèr' de Chronos,
mais bon pour l'heur' j't'ouvre mes draps,
viens voir Dora Dora, frôler l'Eros...

[That was the section *DJ Dorathoustra* !]

*Instants d'humeurs...*

(L'humeur solaire)

(L'humeur voyageuse)

(L'humeur trompeuse)

(L'humeur lunaire)

Ce qui chez moi plaît le plus à mon maître,
c'est le cliquetis incontrôlable que me font faire les moineaux.
Derrière la fenêtre,
j'observe le courage des oiseaux qui s'organisent dans le grand palais des arbres.

Pas un détail ne m'échappe.

Je goûte à leurs symphonies réglées comme sur du papier à musique,
et le maître s'amuse à me faire croire qu'il communique avec eux en émettant de temps à autres quelques sifflotements qui me titillent les tympans.

Les humains sont quand même très drôles,
quand ils ne sont pas
c
r
u
e
l
s
.

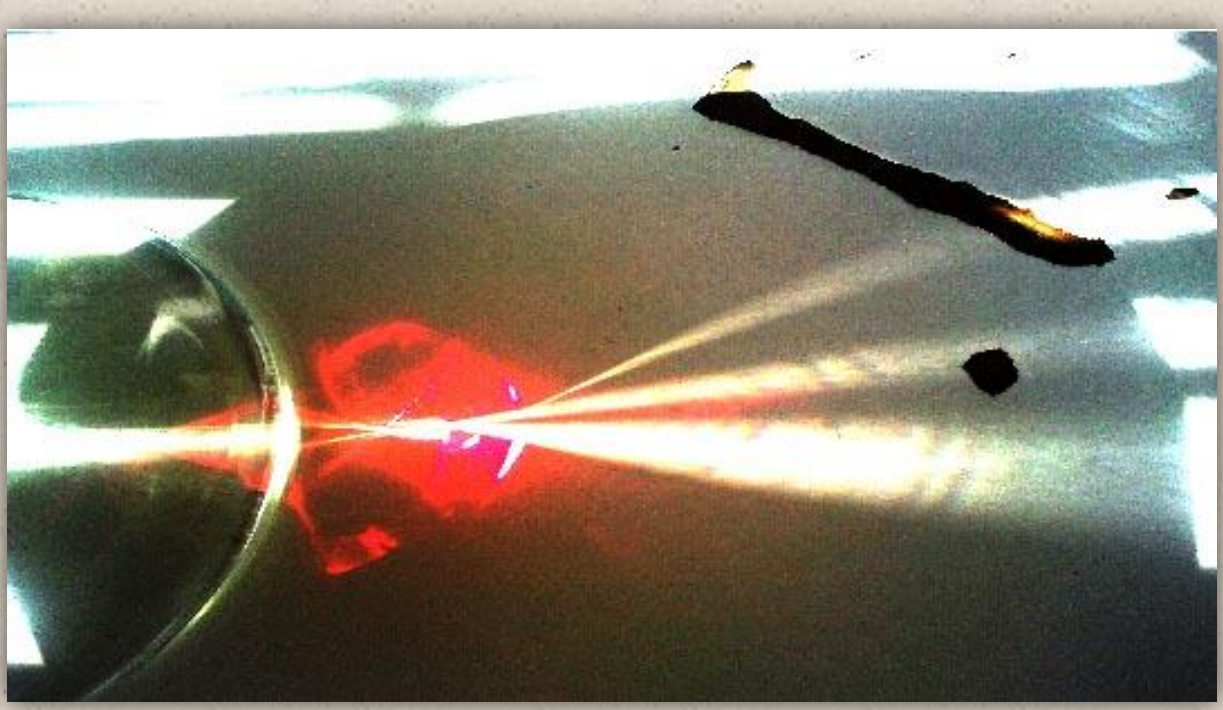
Mais son plaisir ultime, c'est de me caresser la joue,
effleurer mes vibrisses et les vibrations inhérentes -itinérantes,
parcourir avec l'index les zébrures de mon pelage,
le contour de mes oreilles.

Une caresse peut devenir très vite une véritable séance d'acupressure !

Quand je minaude, il m'admire.
Si je l'écoutais, je défilerais en Saint-Raulent...

Mais il a appris à faire preuve également de subtilité
*- le style subtil*:
sans insister, son regard croise le mien, il m'offre un
clin d'oeil auquel je réponds... ou pas.

Il a finalement tellement adopté mon allure, mon mode de vie, et jusqu'à mon ronronnement, que je suis obligée à présent de me la jouer secrète,
pour aller *incognita*,
tel
le lynx.



*Photos: Tof'*

Tof', *Le chat gris*, peinture à l'huile, 2003

*Rendez-vous sur*

LAT ÉDITION

*et sur le site de Tof'*

*Tof', Enfant velu*, dessin, 2004

LATÉDITION OCTOBRE 2012